

## Entrée de l'insoutenable en littérature

Sade, *Œuvres*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1990, 1363 pages.

Bernard Noël, *Le Château de Cène*, Paris, Gallimard, « L'Arpenteur », 1990, 181 pages

Gaëtan Brulotte

---

Volume 33, numéro 2 (194), avril 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32008ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Brulotte, G. (1991). Compte rendu de [Entrée de l'insoutenable en littérature / Sade, *Œuvres*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1990, 1363 pages. / Bernard Noël, *Le Château de Cène*, Paris, Gallimard, « L'Arpenteur », 1990, 181 pages]. *Liberté*, 33(2), 125–130.

---

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1991

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

# LIRE EN FRANÇAIS

---

---

GAÉTAN BRULOTTE

## ENTRÉE DE L'INSOUTENABLE EN LITTÉRATURE

*Sade, Œuvres, Paris, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», 1990, 1363 pages.*

*Bernard Noël, Le Château de Cène, Paris, Gallimard, «L'Arpenteur», 1990, 181 pages.*

L'entrée de Sade dans la Bibliothèque de la Pléiade est maintenant chose faite. Lancé avec un slogan publicitaire frappant («L'enfer sur papier bible») placardé aux carrefours les plus voyants de Paris, cette publication constitue un événement d'une importance incontestable pour l'histoire littéraire.

Le premier volume, d'une série qui en comportera trois, regroupe deux œuvres restées inédites du vivant de Sade, *Dialogue entre un prêtre et un moribond* et *Les Cent Vingt Journées de Sodome*, l'œuvre la plus insoutenable du marquis. S'y ajoute *Aline et Valcourt*, roman plus conventionnel, dont la rédaction est achevée en 1789 mais dont la publication s'étend jusqu'en 1795 et dont les éditeurs présentent ici, avec ses illustrations originales, et pour la première fois, la dernière version de 1795, de tendance républicaine, avec en notes ses variantes plus monarchiques de 1793.

De génération en génération, la révolte des jeunes écrivains du 19<sup>e</sup> et du 20<sup>e</sup> siècles, de Baudelaire au groupe Tel Quel, en passant par Apollinaire, les surréalistes, les structuralistes, les disciples de Barthes (dont Bruckner), s'est

nourrie de la fiction sadienne. Dans une introduction remarquable, Michel Delon retrace l'histoire des rumeurs qui ont entouré l'homme Sade, et celle, passionnante, des diverses réceptions de son œuvre. Parmi les facteurs qui ont contribué à rendre Sade à ses lecteurs, il faut citer d'abord la médicalisation de Sade (l'avènement du sadisme et l'intérêt de la psychiatrie et de la psychanalyse pour le cas); ensuite la dialectisation (on rattache Sade, qui devient alors le *divin* marquis, aux valeurs et aux rites catholiques dont il serait le retournement — phase à laquelle, notons-le d'un air amusé, appartient le slogan de lancement de Gallimard); enfin la textualisation (au cours de laquelle on insiste sur le caractère essentiellement littéraire de l'œuvre sadienne).

Après la courageuse édition de Pauvert et la remarquable édition en seize volumes de Lely, cette nouvelle publication achève de consacrer le statut littéraire d'un écrivain peu commun.

Cette réédition tapageuse devrait nous donner l'occasion de nous pencher sur une autre victime de la censure, contemporaine celle-là, et qui vient de gagner elle aussi le «ciel» Gallimard. Il s'agit de Bernard Noël dont *Le Château de Cène* est devenu un «classique» de la littérature dite érotique du 20<sup>e</sup> siècle. Paru d'abord en 1969 sous le pseudonyme d'Urbain d'Orlhac, ce roman fut aussitôt saisi. En 1971, Pauvert le réédita sous le nom de son auteur. Cette nouvelle publication valut à Noël une convocation à la préfecture de police, un procès (dont Robert Badinter assura la défense) qui finit par une condamnation pour outrage aux mœurs en 1973, sous Pompidou, en pleine libération sexuelle... En 1975, à l'occasion de recherches avec Roland Barthes sur la littérature érotique, j'ai moi-même fait la connaissance de Bernard Noël par l'intermédiaire d'un ami qui œuvrait chez Christian Bourgois. J'en garde le souvenir d'un homme affable et doux qui ne s'imposait guère et qui avait vivement besoin d'être soutenu et encouragé à se défendre. La même année, il lança un appel pour outrage aux

mots: enfin remis en liberté, *Le Château de Cène* parut avec un appendice explicatif dans la collection «10/18» en 1977. En 1985, une dernière édition vit le jour aux Éditions Nulle Part. Depuis, le roman n'était plus disponible. Sa réédition par Gallimard, qui a coïncidé avec une adaptation scénique au Bataclan à Paris avec Philippe Léotard, fait assurément date. Cette réédition comprend, outre le texte intégral du *Château de Cène*, un prolongement narratif, *Le Château de Hors*, et des textes justificatifs dont *L'Outrage aux mots* et *La Pornographie*.

*Le Château de Cène* est un roman bref, déroutant, marqué par le surréalisme et caractérisé par une relative intransitivité poétique de l'écriture, et met en scène des personnages sensibles au plaisir de l'excès, au monstrueux, au sadisme, à la zoophilie. L'histoire se présente sous la forme d'un récit initiatique en deux temps: d'abord le héros narrateur, échoué dans une île sauvage de l'Atlantique Sud, lors d'une fête d'équinoxe, a été choisi pour dépuceler une jeune femme, Emma, représentant la nouvelle lune, sous le regard du peuple assemblé pour cette cérémonie rituelle. Notons pour la curiosité intertextuelle que cette trame est également celle d'*Amers* de Saint-John Perse (mais là s'arrête l'analogie). Le héros doit passer par l'épreuve de coups avant de parvenir à la joie d'aimer la jeune élue. Deuxième temps: le héros apprend que c'est une mystérieuse dame d'une île voisine qui l'a choisi pour cette initiation, et il se sent attiré par cette île interdite. Gardée par des chiens, des arabes et des nègres armés, cette île est dominée par Mona, comtesse mythique à l'envergure dangereuse d'Hécate. Avant d'avoir accès à cette femme, le héros est de nouveau soumis à une série d'épreuves encore plus importantes que celles qu'il a dû subir jusque-là: une séance de zoophilie avec deux molosses conduits par un nègre cruel (scène perturbante qui a déclenché tout le scandale du roman); l'exécution atroce d'un amant de Mona déchiré par une meute de chiens; le spectacle d'Emma, devenue inaccessible, enla-

cée par un serpent dans une prison de verre. Après avoir affronté ces épreuves, le héros peut enfin avoir accès à Mona, mais il comprend vite que son initiation ne s'arrêtera pas là. Il devra se soumettre à la cruauté dominatrice de Mona et à ses fantaisies sexuelles dont celle d'avoir à subir un viol par un singe. Après ce cheminement dans cette noire sexualité, le héros voit enfin la cruelle Mona se changer en suave Ora: plus même, il atteint un dépouillement de soi qui lui permet de pénétrer finalement dans une sorte de société secrète; là, il aura le privilège d'être l'imagination du groupe, en même temps que d'avoir des pouvoirs nouveaux de vie et de mort sur les autres. La Cène désigne ici le groupe ainsi que le principe de réciprocité et de partage qui régit le château d'Ora, haut lieu fermé du plaisir. La Cène renvoie également à la dominante orale et digestive qu'a ici la sexualité et qui atteint son paroxysme dans une douloureuse scène où une séance de fellation débouche sur la castration d'un Noir dont on introduit le sexe coupé et encore palpitant d'excitation dans une espèce de bouillon brûlant.

Ce roman déroutant est suivi d'un court récit à caractère coprophagique, *Le Château de Hors*, qui n'ajoute rien de substantiel au corps principal de l'œuvre (sinon confirmer la dominante orale et digestive). L'auteur joint également à cette suite deux autres textes qui constituent des commentaires sur *Le Château de Cène*. Il y fait notamment ressortir le sens politique d'une scène qu'il lie à la guerre d'Algérie, sens qui, tout en paraissant un peu forcé, semble être une façon de justifier la mise en discours du sexe par un discours plus «sérieux». Cette attitude rejoint un des problèmes majeurs que Bernard Noël soulève par ailleurs et qui est celui de l'autocensure autant que celui de la censure extérieure. Sur un plan personnel, la rédaction du *Château de Cène* a représenté pour son auteur une libération déterminante: ce livre a fait naître en lui l'écrivain en supprimant ses peurs intimes. L'écriture est alors apparue dans la ré-

volte et la jubilation. Sa dernière barrière, Noël l'a écartée lorsqu'il a décidé d'abandonner le pseudonyme: «Le pseudonyme me censurait: c'était le masque sous lequel je demeurais blanc en attendant. Avais-je peur?» (p. 152) «[...] le pseudonyme prolongeait la censure, ma signature l'annulait.» (p. 157) Voilà ce qui s'est passé lorsqu'il a ouvertement assumé la deuxième édition de son œuvre en 1971.

Pour ce qui est de la censure extérieure, Noël crée un mot, la *sensure*, pour désigner une nouvelle forme de répression dans nos sociétés modernes: on sent qu'il y a là une idée intéressante, mais l'auteur ne la développe pas assez clairement. La *sensure* indiquerait la privation de sens, et non la privation de parole: elle agit sur nous à travers les mots, alors que la censure le fait contre les mots. Ainsi l'érotisme serait le dernier avatar dont se sert l'ordre moral pour *sensurer* le corps dans sa dimension physique et organique. Bernard Noël retourne le genre dit érotique contre l'érotisme: ce genre représente à ses yeux une arme pour combattre la bêtise politique et un moyen de pervertir les valeurs bourgeoises.

Ce discours revendicateur est quelque peu passéiste aujourd'hui. Si la littérature dite érotique connaît actuellement une vogue manifeste, c'est sans nul doute pour d'autres raisons associées à la force que prennent de plus en plus le fantasme et l'imaginaire dans nos sociétés. Le succès récent de l'œuvre brève et dense d'Alina Reyes, *Le Boucher*, réédité en livre de poche en 1990 (Seuil, «Points»), est à cet égard assez représentatif. Quant aux propos alarmistes qui font de la floraison de ce genre un signe de notre décadence, la magistrale *Histoire de la littérature érotique* d'Alexandrian (Seghers, 1989) pourrait nous rassurer puisqu'on nous y montre que cette littérature a fleuri au cours des hautes périodes de civilisation, comme le siècle d'Auguste, le Quattrocento, le siècle de Louis XIV, et qu'elle a été particulièrement brillante au siècle dit des Lumières. Le reproche le plus persistant que l'on a fait à cette littérature,

c'est de corrompre les mœurs. Voudrait-on des vues plus approfondies pour permettre de relativiser les choses et de mieux inscrire ce phénomène dans de plus vastes pratiques sociales et culturelles, qu'on consulterait la monumentale *Histoire des mœurs* (avec son imposante partie sur les techniques du corps) qui, coïncidence significative, voit le jour en deux mille pages dans l'Encyclopédie de la Pléiade en même temps que les œuvres de Sade.